

Sete

Soif

Le premier truc sympa ici, c'est le sol. Quand je disais que les gens marchent pieds nus, c'est surtout parce que les mosaïques gardent bien la chaleur, sans pour autant cramer nos plantes. Ça fait partie de l'expérience. Et puis je déteste les tongs. C'est donc la première fois depuis... Depuis combien de temps déjà ? C'est la première fois depuis des lustres que mes pieds foulent ces dessins siciliens tièdes.

Je bouge bien mes orteils dessus, ce pas est important. Il marque ma première coupure avec le monde de ma chambre. Celui que je m'étais construit

maladroitement, comme une cabane d'enfants faite avec des draps.

Et je viens de l'ouvrir, on m'y a obligé.

Rien n'a vraiment bougé dehors. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, peut-être que le monde ait changé en mon absence ? Une étendue de cactus desséchés, de la fumée s'élevant des villas blanches, des navires échoués sur Dattilo, le gros rocher en dent de requin au large ? L'apocalypse.

Un pas après l'autre, je rentre dans mon monde d'après. Et il commence par un « *hey !* ».

Je tourne légèrement la tête et il est là. Un jeune garçon d'une dizaine d'années, en train de dodeliner sur un rebord de rue. Il mouline avec ses pieds et me regarde fixement.

Exactement ce que je cherchais à éviter, des contacts. Et pour couronner le tout, il fallait que ce soit un gosse. Il a un truc spécial, cela dit. C'est sur

son visage. Il a les yeux plissés à cause du soleil, des petites lunettes rondes, un marcel blanc taché et des traces de chocolat au bord des lèvres. L'archétype du sale mioche. C'est certain, il va me poser des questions, ou pire, me suivre. Il va me coller aux basques, c'est écrit sur sa gueule.

Je fais mine de l'ignorer et entame mon périple vers les commerces plus bas. On va commencer par *Da Filippo*, la supérette. Il aura sûrement ce qu'il me faut, c'est à deux pas. Voilà, je lui prendrai un pack de bouteilles, je rentrerai et basta. Mission rapide, ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

« C'est fermé », dit le garçon.

Je m'arrête. Je vais devoir lui demander, n'est-ce pas ? Je vais devoir accepter sa présence et lui accorder une existence à côté de moi ? C'est pas vrai...

Je l'ignore de nouveau. J'ai dû mal entendre, impossible.

Je me retourne vaguement en m'éloignant, il ne me suit pas, tout va bien. Ça doit être la déshydratation, ça me rend parano. Je garde mon cap.

Je me fais à peine la réflexion que les rues sont vides. Pas trop de touristes lève-tôt cette année on dirait. Ça attriste l'amoureux du coin que je suis, mais ça arrange beaucoup le sociopathe. On n'entend même pas le moteur électrique des voiturettes de golf d'Angela, seul moyen de locomotion de l'île. Là, mon premier et dernier arrêt se trouve juste à l'angle. Sauf qu'il est fermé. Je reste comme un imbécile devant l'entrée barrée, à chercher Filippo ou l'un de ses sbires du regard. Personne. Pas une âme. Sur la porte, un message manuscrit avec une rature au stylo : « *Torno fra un'orà* ». Il me pose dramatiquement problème pour deux raisons, ce message.

La première c'est la formulation, qui n'indique en rien une heure de retour. *Je reviens dans une heure*, mais est-il parti il y a cinq minutes ou cinquante-cinq ? Vais-je attendre ici à l'aveugle le retour incertain de cette andouille ?

La deuxième c'est qu'il commence à faire chaud pour une matinée. Et les maisons sont basses, donc trouver de l'ombre va devenir compliqué.

Ma bouche se fait pâteuse comme celle d'un labrador. N'ayant en revanche pas la patience légendaire de l'animal, je dois partir trouver de l'eau au plus vite.

Mais j'entends une voix familière derrière moi.

« Je te l'avais dit que c'était fermé. »

Le petit garçon de tout à l'heure est de nouveau ici, dans la même position, comme téléporté.

Je me retourne et décide de lui parler.

« Comment tu as deviné que j'allais ici ? »

- L'intuition j'imagine.
- Tu me suis ?
- Non, je me balade.
- Tu te balades drôlement près de moi. Tu ne veux pas aller voir ailleurs ? »

Au même moment, je remarque qu'il tient une petite bouteille d'eau à la main.

« Dis-moi gamin, je te donne cinq euros pour cette bouteille et cinq pour que tu disparaisses de ma vue, ça te va ?

- Je viens de la finir, désolé.
- Tu sais où je peux en trouver ?
- Au bar du *Cincotta* je crois. Ils sont ouverts tôt le matin pour le petit déjeuner.

- Le *Cincotta* hein ? Merci. »

Le *Cincotta*, l'un des vieux hôtels de l'île, tenu par une autre femme forte au prénom similaire, Lina. J'en ai des souvenirs assez flous, très axés autour de leur grande piscine. J'avais arrêté de la fréquenter l'année où il y avait plus de plongeurs de gosses que de verres

vides à ma table. Tout de suite on imagine le vieux bourru, affalé dans son désespoir ostentatoire. Collectionnant les cadavres exquis des Martini commandés à la chaîne par un simple geste de main. Les olives empalées gracieusement encore intactes, mouillant dans un petit fond pyramidal de vermouth. Le visage tourné vers un soleil de treize heures pour le boire aussi. Ça c'est du *daydrinking* sexy. Du sale propre.

La réalité était différente. Des Bloody Mary trois quarts vodka pas terminés. Des branches de céleri mordillées. Des rigoles de jus de tomates envahissant les bords de table, stoppés par des barrages de boulettes de serviettes en papier. Une scène de crime.

Dans les deux cas, ce n'est pas une métaphore pour symboliser mon penchant liquoreux. Les verres s'amoncelaient parce que le service était vraiment désastreux.

Je n'ai pas spécialement envie d'y aller. Je missionne donc le garçon vers le trois étoiles. J'attendrai peinard dans ma chambre, au frais.

« Comment tu t'appelles, blondin ?

– Virgilio.

– C'est un peu long, c'est quoi ton surnom ?

– Je n'en ai pas. Les surnoms c'est les amis qui te les donnent, mais je n'en ai pas non plus.

– Ok. Je t'appellerai Virge, à l'américaine, ça te va ? »

Il fait oui de la tête.

« Virge, je te donne dix euros si tu vas me chercher de l'eau là-bas.

– Non.

– Comment ça non ?

– C'est une mauvaise idée de me corrompre.

– Pourquoi ça ?

– C'est mal vu ici, je te le déconseille. »

C'est vrai, tout le monde se connaît ici. Il a l'air du coin, ça doit être le fils de quelqu'un de l'île. Peut-être celui d'Ilaria et Mimmo, des cuisines de l'hôtel ? Mieux vaut ne pas insister.

« Ok. À plus gamin. »

Je descends la ruelle seul. J'aperçois *Da Pina*, fermé lui aussi. C'est un restaurant intéressant, qui confirme encore une fois la règle de cette île, à savoir un matriarcat. Les hommes insulaires sont forts. Trapus, bronzés, le poil blondi sur les épaules et les bras larges comme des troncs, à force de tirer littéralement sur la corde. Celle des bateaux à l'accostage, en l'occurrence. Mais leurs femmes le sont encore plus. Quand ils sont en mer, elles ne récupèrent pas les rênes, car elles les ont déjà.

Pina est l'une des reines antiques de l'île. Comment je le sais ? Avoir son nom de famille sur la plaque d'entrée d'une institution, c'est agréable. Mais ça l'est

tout autant pour la cousine éloignée par alliance. Celle qui s'arrose de fierté à grands coups de selfies en géolocalisant le restaurant sur son Instagram. Elle a comme une odeur d'indivision, cette plaque.

En revanche, avoir son prénom arboré en tête de proue de l'endroit, c'est tout de suite plus gratifiant. Pas besoin d'en dire plus, quelque chose doit fonctionner. Pas de chichis.

À ne pas confondre avec l'autre *Da Pina*, qui est un supermarché sur le port. Tenu par, vous l'aurez deviné, une autre homonyme égérie du *woman power* du paradis éolien.

C'est encore un peu plus loin. Quand je remarquais la désertion de la station balnéaire tout à l'heure, je ne pestais pas. Je m'en félicitais. Quelqu'un a dit un jour, plus vous êtes seul à un endroit, plus il vous appartient. Et à chaque nouveau magasin fermé sur mon chemin,

je ne peux m'empêcher de me penser
seul propriétaire des lieux. Puis je me
rappelle l'heure, il est encore tôt, même
pour les locaux.

Un carrefour et j'y serai.

Delfino sulla tetta

Dauphin sur le sein